



Séverine, "La Descente aux Enfers – Au pays noir," *Le Gaulois*, 2 août 1890, pp. 1-2

Source: [RetroNews](#)

LA DESCENTE AUX ENFERS

AU PAYS NOIR

(Par dépêche télégraphique)

Saint-Etienne, 1^{er} août.

Il est sept heures, le réveilleur de l'hôtel exécute contre ma porte un roulement bien senti. Il a l'air de faire une sommation.

— Madame, faut se lever ! il est temps !

Il est temps, en effet, car, à neuf heures précises, je dois être là-haut, à Villebœuf, pour descendre dans la mine. Je serai la première Parisienne, la quatrième femme qui, depuis que l'exploitation existe — et voici déjà un bon moment — aura fait le voyage.

Deux Anglaises et une Stéphanoise m'ont précédée, mais en temps de calme; tandis qu'en ce moment la terre est méchante, traîtresse, inapaisée... en dépit de ses cent cinquante meurtres !

Je pense à tout cela en m'habillant tant bien que mal, plutôt mal que bien, car on m'a prévenue qu'il faudrait, avant de prendre place dans la « cage », revêtir le costume des mineurs et, ma foi, j'ai un joli trac.

» Non pas du danger, mais cette horreur de l'ombre qui m'a empêchée de visiter les catacombes et m'a arrêtée net à l'entrée des galeries de lave où revit Herculanum.

Je suis bien, de ma race, amoureuse d'air et de soleil, capable de bravoure si la lumière rit dans les feuilles, beaucoup moins faroude si la nuit a éteint la lune, sa grosse lampe, et souffle les étoiles, ses lampions.

Et, pour peu que l'obscurité se complique de l'enfouissement, de l'oppression affreuse que cause la dépression de l'atmosphère et l'odeur de moisi, j'ai franchement peur, je n'ai que le courage du libre espace sous la libre clarté.

Mais, quand on porte mon nom et qu'on vient pour défendre les pauvres gens, on

n'a pas le droit d'être lâche, même nerveusement.

Je me précipite dans mon cache-poussière, comme Decius se jeta dans le gouffre; je campe mon chapeau sur ma tête, du geste héroïque dont Jason dut coiffer son casque avant de s'embarquer sur l'Argo.

Je pars un peu comme lui à la conquête de la toison d'or. Si mon récit intéresse les lecteurs du *Gaulois*, ils donneront davantage... En route donc !

•••
Nous voici à Villebœuf. La troupe a quitté l'exploitation. Seule, dans la cour, une pile de brancards rappelle l'effroyable cérémonie d'hier. Mais la catastrophe est présente dans les moindres détails.

Le sol est jonché de mèches de foin et de flocons d'ouate, les uns comme pouacres, les autres tout huileux.

Ce sont des bouts de peau humaine, des paquets de sang coagulé, qui relient ensemble les fins cheveux verts des près; c'est la suppuration des blessures et la graisse qu'on y appliquait qui roule en boules lourdes et luisantes le coton neigeux.

Tout cela, d'ailleurs, est souillé de boue charbonneuse. Le phénol, répandu à flots, a mêlé ensemble charbon d'homme et charbon de mine.

J'entre dans une petite pièce attenante à la direction. Une petite pièce encombrée de seaux, de bois, de pains de savon de Marseille, de serviettes, d'effets. Sur une chaise est mon futur costume : une culotte de toile bleue, une cote *idem*, une chemise d'homme noire et blanche en cotonnade de Vichy, un petit serre-tête d'étoffe violacée et un chapeau de feutre bas aux bords rabattus comme un « capello » de bandit calabrais.

Aux pieds, j'ai de vieilles chaussures à talons plats que je dois à l'obligeance de la directrice de l'hôtel. Mes bottines de « parigote » m'auraient laissée en route sur le terrain rugueux et rocailleux des galeries.

En un tour de main, la métamorphose est faite : il ne reste de moi qu'un garçonnet un peu dodu, mais d'autant plus crâne que ça fait rudement toc-toc là à gauche, sous mon plastron d'homme.

Du monde dans la cour, des femmes aux paupières ourlées de rouge par les larmes, qui me serrent la main sans me connaître et sans dire mot.

Elles qui ont de la mine, cette mine qui les fait orphelines, qui les fait veuves, qui leur prend leurs frères, leurs fils, leurs soutiens, une terreur presque religieuse, et n'y sont jamais descendues, se font de mon acte si simple une idée surhumaine. Elles se figurent presque que je vais en bas vaincre le Dragon, tuer le méchant esprit du grisou qui mange leurs hommes, et leur tendresse muette se nuance d'inquiétude.

Nous attendons la revenue de la cage au fond de la recette.

Sur des tréteaux, encore quatre cercueils ouverts dans la pénombre ; ils ont leur chargement de morts : des malheureux qui n'ont pas été reconnus, dont pas un parent ne suivra le convoi et qu'attend l'anonymat du tombeau.

L'un d'eux a été remonté dans un tel état de décomposition qu'on l'a sorti de la cage presque avec des pelles. Son frère n'a pu dire : « C'est mon frère ! » que parce que l'orteil du pied droit manquait, coupé, il y a six semaines, dans un précédent accident, et il s'est jeté à pleins bras, à pleines lèvres sur cette pourriture qui lui gluait aux manches.

C'est dans cette même cage que nous allons descendre. La voici : nous y prenons place, M. Flamin, un des plus jeunes et des plus distingués ingénieurs de la Compagnie, qui a bien voulu se faire mon guide, un de nos confrères et moi.

Dans le compartiment de dessous s'accroupissent le docteur Alvin, le très éminent médecin de Saint-Etienne, et Michel Rondet, secrétaire général de la Fédération des mineurs de France.

— Au revoir ! disent les femmes.

Et la cage descend, tombe plutôt, avec une rapidité vertigineuse.



Du noir, et du noir, et du noir, troué vaguement par le lumignon de la lampe que chacun de nous tient à la main.

Un vacarme effroyable nous assourdit, une pluie glaciale nous inonde les épaules. Elle est affreuse, cette descente, qui dure six éternelles minutes : une minute par cent mètres !

Un choc violent ; deux autres petites lampes se meuvent devant nous dans les ténèbres : nous sommes arrivés.

Le boisage de cette galerie, dit boisage anglais, est fort beau. Figurez-vous des troncs d'arbre, hauts d'un mètre environ, et serrés les uns contre les autres, comme les murs de certaines cases de nègre.

Appuyé sur ces deux murailles, et se rejoignant en angle droit, le plafond fait même ment. A cause de cette disposition, on peut marcher debout au milieu de la galerie ; mais sur les côtés, il faut incliner le front pour ne se le point cogner.

Un arrêt : c'est le poste d'examen des lampes. Un vieux mineur assis là les vérifie minutieusement, l'une après l'autre.

Sur la gauche, un battant de porte énorme, épais de quatre doigts, git défoncé ; c'est l'explosion qui l'a décroché de ses gonds et lancé là comme un jouet abîmé.

L'atmosphère s'alourdit : le plafond, carré désormais, s'abaisse de plus en plus.

— Gare aux têtes ! crie l'ingénieur.

Et, une minute plus tard :

— Gare aux jambes !

Le sol, en effet, est jonché de débris de toute espèce : éclats de bois, poutres, outils de travail, et je le sens qui s'amollit ; avec cela, on glisse sur les rails, et il faut à toute minute se blottir dans des trous pour laisser passer les bennes, qui, parmi cette ombre diffuse, semblent chargées de diamants.

Un faux pas : c'est moi qui l'ai fait, croyant poser le pied sur du terrain solide, et j'ai de l'eau au-dessus des chevilles. C'est le mirage de la mine, cela, l'illusion d'optique, causée par les crevasses pleines d'eau.

Il nous faut reculer sur cette pente, la boue nous monterait aux genoux.

Des hommes y travaillent pourtant, les pattes glacées, dans l'humidité jusqu'à la ceinture, faisant provision d'infirmités pour le jour où, la mine ne voulant plus d'eux, il leur faudra crever de faim !

Leur face, noire comme la muraille, se confond avec elle, et il semble que ces murs, qui ont vu tant d'affreuses choses, ont des yeux, des yeux très doux, pleins de résignation et de désespérance.



Nous quittons le « dessous » pour monter à la galerie supérieure.

— Cela va être dur, madame, observe doucement M. Laporte, le savant et expérimenté ingénieur, qui nous a pris à la sortie de la cage et veut bien accompagner notre petit convoi.

Je le sais bien, que ça va être dur ! mais, puisque j'ai « voulu » descendre, je « veux » tout voir.

Un escarpement de grenaille de charbon qu'il faut gravir en rampant sur le ventre, tant le plafond est près du sol, un chemin de taupe où l'on perd l'haleine, la vue, l'ouïe, tant il vous entre de poussière noire et subtile dans les poumons, dans les yeux, dans les oreilles... C'est atrocement douloureux. La sueur nous ruisselle du front, les habits se collent à la peau, comme trempés d'eau bouillante, et la température, soudain, devient ardente, intenable : 40° minimum.

— Relevez-vous ! Asseyez-vous !

Si, l'on s'assoit ! Mais, sous ma main, le charbon est tiède comme s'il achevait de se consumer.

Les hommes travaillent nus jusqu'à la ceinture, imperturbables, d'un fatalisme presque oriental, et plein d'une simple grandeur.

Quelques-uns, reconnaissant une femme, ont un bon sourire amical qui éclate, tout blanc, dans leur visage de nègre. Mais ils se détournent peu de la besogne et s'y acharnent vite à nouveau.

— Que gagnent ces hommes ?

— De cinq à six francs par jour.

— Cinq à six francs par jour ! Et c'est pour cela qu'ils acceptent cette vie sous terre, ce travail horrible, ce danger permanent, cette atroce mort !... Et les mutilations, pires que la mort !

— C'est à ce point de la mine qu'on a découvert le plus de cadavres, nous dit un des ingénieurs.

» Je le sens bien ! Les senteurs de putréfaction emplissent l'atmosphère, mais il s'y mêle une odeur âcre de poils, de corne et de cuir roussis.

— Ce sont les chevaux, me répond-on ; on ne les a enlevés que d'hier.

Et dans cette chaleur, dans cette puanteur, dans ces ténèbres, tout à coup une chanson s'élève douce et stridente.

C'est le seul animal qui accompagne l'homme, sous terre, à ces inouïes profondeurs, l'unique compagnon du mineur : le grillon des mines. A l'appel du premier, un second a répondu, puis un troisième.

Maintenant, ils nous donnent un vrai concert. Ils sont si minuscules, si humbles, que le grisou qui abat l'homme épargne l'insecte.

Après le grand silence qui succède aux catastrophes, le babil du grillon est le premier bruit qu'entendent les blessés. Leurs petits camarades de la muraille leur demandent s'ils sont encore de ce monde, et s'ils souffrent bien !

Pendant que les secours arrivent, ces cigales des sans soleil leur chantent le soleil et le bonheur de survivre, leur promettent le salut et la guérison !...

* * *

Je suis fourbue. Rondet, maintenant, me tient par la main et me tire derrière lui.

Avec sa haute taille, son terrible nez aquilin, ses yeux de braise et son immense barbe noire, il ressemble à ces entrepreneurs de ramonage italiens qui achètent des garçonnets aux familles pauvres du Piémont et les entraînent loin de la maison paternelle.

Nous refaisons le voyage en sens inverse, et nous voici de nouveau dans la galerie d'entrée. L'air ici est glacial ; nous nous collons le dos contre la paroi, tandis que les deux mineurs à large chapeau de cuivre et à chape de cuir, chargés du service de la cage, tapent au renvoi.

On nous l'expédie de là-haut. La voici. Nous nous y rangeons et l'ascension commence.

Cette fois, la pluie s'est faite torrent. Une implacable et violente dégoûlée s'acharne entre mes épaules. Oh ! le jour ! le jour ! la belle lumière qui réjouit ! Le bon soleil qui réchauffe ! Nous y voilà... enfin !...

J'ai passé deux heures dans la mine. Deux heures ! Les bonnes femmes ont attendu ; je leur dis « bonjour » en courant et me précipite — c'est le mot — dans le cabinet de toilette improvisé.

Un coup d'œil à la glace et un cri d'horreur ! C'est moi ce négroillon, ce « ramona », cet abominable petit bonhomme, qui finit par se rire au nez tant il est vilain !

Un quart d'heure après, redevenue femme, j'emporte la lampe qui m'avait été prêtée et que le directeur de la mine m'a très obligeamment offerte. Elle ne me quittera jamais, celle-là !

Encore quelques poignées de mains, quelques « au revoir ».

Avant de monter en voiture, je me retourne et regarde encore. Je viens de passer deux des plus mauvaises heures de ma vie, et il est des gens dont toute la vie n'est faite que de ces mauvaises heures-là.

Ils gagnent ainsi cent sous, six francs, et ils ont tous de trois à sept enfants ! Quand ils sont morts, la veuve a douze sous par jour, chaque petit, cinq sous. La foudre chôme donc là-haut ?

SÉVERINE.

P.-S. — J'ai reçu de M. Hervé, directeur du *Soleil*, la dépêche suivante, avec cinq cents francs :

Madame, je viens de lire, dans le *Gaulois*, votre appel en faveur des victimes de la catastrophe de Saint-Etienne. Je vois que les ressources qui avaient été mises à votre disposition sont presque épuisées. Je vous adresse par le télégraphe ma modeste offrande. Je sais qu'en passant par vos mains elle sera distribuée en dehors de toute préoccupation politique.

Daignez agréer, madame, l'hommage de mon respect.

M. Hervé peut être sûr qu'il sera fait suivant son désir, c'est pourquoi je distribue moi-même, en dehors de toute ingérence administrative, de toute organisation, acceptant des renseignements de quiconque veut bien m'en donner, mais ne me basant que sur ceci : la souffrance de l'homme et non son opinion.

* * *

J'ai reçu également, en dehors des 1,000 fr. de M. le duc de Doudeauville, des 250 fr. de M. Arthur Meyer et des 250 fr. du *Gaulois* :

1,000 francs de M. le baron Adolphe de Rothschild, dont la charité est vraiment inépuisable ; 500 francs de Mme la duchesse d'Uzès, 300 francs de M. le duc Decazes, 200 francs de M. Mary Raynaud, 200 francs de M. de Montbrizon, 6,000 francs de MM. de Rothschild frères, 1,000 francs de M. Salomon de Rothschild, 1,000 francs de M. Heine.

Je les remercie tous de toute mon âme.

S.